

Elles ont tant à dire sur ce

Vie Féminine a élaboré, à destination des femmes, une mallette pédagogique centrée sur la crise, la dette et l'austérité. Elaboré par et pour celles qui en sont parmi les principales victimes, « Austérité et Dette, Les Femmes s'en mêlent » est un outil remarquable.

Propos recueillis par Denis Desbonnet (CSCE)

Cette mallette pédagogique a été élaborée entre fin 2011 et fin 2013, au cours d'un exceptionnel processus participatif. Chantal Liégeois est la principale « sage-femme » de ce fécond travail qui a permis d'accoucher d'un beau et gros bébé (trois kg, la mallette !), au terme d'une longue gestation. Rencontre.

Ensemble ! : Quelle a été la genèse de cette mallette pédagogique ?

Chantal Liégeois : Le projet est né au sein de Vie Féminine Bruxelles, et a mûri de fin 2011 à fin 2013. Il est parti d'une réflexion qu'on menait, en interne, sur la manière de parler de la crise à un public de femmes. Cette question était présente depuis un bout de temps parmi les permanentes et les bénévoles du mouvement, plus particulièrement au sein des trois « maisons » que possède le mouvement à Bruxelles. Avec,

Pour la première question, il est rapidement apparu essentiel d'expliquer d'où venait la crise, quelles en étaient ses causes réelles et profondes. Avec cette volonté de contrer le discours dominant, du type « *On est tous dans le même bateau* », « *Nous devons toutes nous serrer la ceinture* », etc. Un autre aspect très important de notre démarche s'est immédiatement greffé là-dessus : la volonté de concevoir l'outil en étroite coopération avec le public-même de Vie Féminine Bruxelles, majoritairement constitué de femmes issues de l'immigration (des première et deuxième générations).

Ces femmes viennent à Vie Féminine tout d'abord pour apprendre le français, via des cours de « FLE » (Français Langue Etrangère). Donc, pas pour des cours d'alphabétisation – car elles ont été scolarisées dans leur pays –, mais pour dévelop-

Une première étape, de plus ou moins quatre mois, a permis de produire la partie de l'outil définissant précisément de quoi on allait parler. Trois thèmes ont émergé : la question de la dette publique, le système néolibéral (mais pas formulé en ces termes-là, bien sûr!), et la thématique de l'Europe et de sa politique... Pour la dette, nous avons déjà une base, puisque Vie Féminine collabore depuis un bout de temps avec le Comité pour l'annulation de la dette du Tiers-monde (CADTM). Si on voulait absolument rester dans une optique de vulgarisation, on souhaitait néanmoins que le fond soit solide, avec une véritable expertise : nous nous sommes donc naturellement tournés vers eux.

Pour la question de la crise – et « des politiques de crise », antisociales, menées par les gouvernements –, un facteur a paradoxalement servi notre démarche. Juste à ce moment-là, alors qu'on lançait le processus, un paquet de mesures d'austérité prises par le gouvernement Di Rupo nous sont tombées dessus. Cela nous a permis d'illustrer très concrètement ce dont on parlait : l'actualité nous a permis de donner une

meilleure accroche à un discours qui aurait pu, sinon, rester fort abstrait, ou en tout cas peu en phase avec le vécu des publics avec qui on voulait travailler.

On a ainsi pu remonter le cours du temps, d'abord de 2011 à 2008 : la crise des subprimes et ses suites, mais aussi plus loin, avec tout un cheminement qui montrait que cette crise était en fait bien plus profonde et ancienne, et datait d'une quarantaine d'années. Petit à petit, on a pu

Les femmes migrantes ont instinctivement une approche « internationale » : cela rend le travail très stimulant.

comme premier point de départ, le constat qu'en tant que femmes, la crise nous touche toutes, à un titre ou à un autre. Et comment aborder cette question de façon compréhensible pour le plus grand nombre ? Magali Verdier, responsable bruxelloise, m'a dit : « *Tu dois avoir des idées, viens te joindre à nous.* » Suite à cette invitation, on a approfondi trois questions : que voulait-on fondamentalement dire, expliquer ? Ensuite, à qui, pour quel public ? Et enfin, pourquoi, et avec quel objectif ?

per leur maîtrise du français. C'était notre public-cible prioritaire. Notre approche devait donc être la plus accessible possible, avec un langage simple, des mots clés, des phrases courtes. Et aussi l'assimilation progressive de certains concepts essentiels, l'introduction d'un point de vue plus « théorique », mais pas abscons. C'était le point de départ en termes méthodologiques.

Quels ont été les moments clés du projet ?

qu'on leur fait vivre !



C'est cela qu'on a expérimenté – car cela tenait vraiment de l'expérimentation, on ne savait pas à l'avance à quoi on allait aboutir. Ce qui m'a intéressée, c'était ce défi : parler en termes simples de choses complexes, mettre à disposition cet outil pour « Monsieur » (ou plutôt, ici, « Madame ») tout-le-monde, permettant une prise immédiate sur la réalité. Et, surtout, concevoir ce matériel de telle manière que chacun-e puisse se l'approprier. Cela, grâce à des explications précises mais très succinctes, liées entre elles, qui se développent au fur et à mesure, comme une vraie démonstration.

Même si chacun des modules peut être aussi utilisé séparément, comme un outil à part entière, il se raccroche à celui qui précède et celui qui suit, dans une logique cohérente et progressive. Cette progression est assez bien illustrée par l'image de « l'échelle de corde », que nous avons utilisée pour expliciter la logique du « système dette ». Symboliquement, le processus d'endettement des Etats y est présenté comme un véritable enchaînement, en douze étapes. Chacune d'entre elles représentée par un échelon, relié aux autres, le tout pouvant à la fin littéralement se « dérouler » comme un fil conducteur, au propre comme au figuré.

dégager deux grands axes, l'un autour de la dette, l'autre autour de la crise de l'Union européenne. Nous avons dû surmonter des difficultés, parmi lesquelles bien dissocier la méthode et l'aspect pédagogique, d'une part, et le contenu proprement dit, de l'autre.

C'est ainsi que, progressivement, nous en sommes arrivées à trois axes principaux : c'est quoi, la crise ? Quel effet particulier a-t-elle sur la situation des femmes ? Et enfin, d'où vient-elle, quelle est son origine ? On a dû, bien sûr, sérieusement circonscrire ce qu'on allait traiter, s'autolimiter ! On voulait surtout éviter de tomber dans un « cours d'économie ». Nous nous sommes donc toujours centrées sur les conséquences que la crise avait pour ces femmes, telles qu'elles les percevaient de manière tangible... histoire que cela reste constamment « familier » et donc « parlant » pour elles.

Outre la volonté d'information et de sensibilisation, quel était l'objectif principal du « produit fini », de la mallette ?

Evidemment, très vite, on est passé d'un processus explicatif, démonstratif à la question fondamentale : celle du « Que faire ? » Cette question est omniprésente en Education permanente, et elle révèle toujours des contradictions internes. Ce que je trouve personnellement plutôt positif, en termes de dynamique de groupe, de débat, de confrontation des points de vue.

Autrement dit : l'objectif de départ est toujours de faire émerger les enjeux, et donc de favoriser une lecture critique de la société ; à partir de là, de ces constats, qu'est-ce qu'on fait ? On n'est pas dans une démarche purement « éducative » mais bien dans une invitation à la mise en action de celles et ceux à qui on s'adresse.

Quels sont les grands axes de la mallette ?

L'ensemble est articulé autour de cinq modules. Les deux premiers sont bien sûr :

- Qu'est-ce que l'austérité ? (nous avons choisi ce terme parce qu'il est plus concret que celui de « crise », et qu'il correspond à une réalité politique, nettement plus claire en termes de classes) ;
- L'austérité et les femmes : comment celle-ci les affecte directement et indirectement ? (il fallait expliquer que ce n'est pas un hasard si on s'en prend à elles d'abord, en tant qu'un des secteurs les plus faibles de la classe ouvrière).

Les modules trois et quatre sont donc, eux, consacrés respectivement à la dette et à la crise en Europe. Ces

⇒ deux aspects sont évidemment liés : dans un cas comme dans l'autre, cela renvoie à la situation en Grèce, en Espagne... et même en Belgique. Ensuite, on s'est mises d'accord sur la nécessité de dédier un quatrième jeu aux mesures frappant plus spécifiquement les femmes migrantes. Et de le faire, là encore, de la manière à la fois la plus accessible et « parlante », en privilégiant l'utilisation *d'images*. Puisque beaucoup de ces femmes ne maîtrisent que peu l'écrit, en tout cas en français (d'où leur inscription en FLE). *Last but not least*, on a consacré le cinquième module à cette question du « *Que faire ?* », où l'on explore les diverses formes d'action possibles, pour contrer ces politiques néolibérales et sexistes (*lire l'encadré en p. 45*).

Les femmes migrantes ont instinctivement une approche « internationale » : cela rend le travail très stimulant. Par définition, quand tu es migrant-e, tu es particulièrement intéressée par « l'ailleurs ». Parce que *tu as* un « ailleurs », tu en proviens. J'ai constaté qu'elles écoutaient en fait plus les infos internationales à la radio et à la TV que la moyenne des autres femmes, y compris que les militantes de Vie Féminine. J'ai perçu cela immédiatement puisque je suis moi-même une « migrante » : j'ai quitté la Belgique il y a une trentaine

les participantes devraient pouvoir s'impliquer concrètement et directement, se sentir partie prenante de la démarche d'apprentissage en interprétant leurs expériences propres. Et pas seulement avoir une démarche « égalitaire » de manière purement formelle, mettant simplement « tout le monde sur le même pied », sans prendre en compte les inégalités présentes au départ.

Cette démarche devait partir *encore plus* de ces femmes, les « privilégiées », en quelque sorte, car elles constituent exactement le public visé pour le produit final. Il était donc capital d'arrêter de prendre les gens

même heure pour tout le monde, en étant conscient-e-s des avantages et des handicaps individuels, des atouts et des faiblesses de chacun-e. Pour que chaque participant-e ait *vraiment* son mot à dire, et pas seulement en théorie. On a donc veillé à ce que chaque module soit construit sur cette base. Et, le plus souvent sous forme de jeux...

Ce n'est pas pour rien que les enfants apprennent essentiellement en jouant...

Bien sûr ! Je crois profondément à la pédagogie par le jeu, pour tout le monde, les enfants comme les adultes. C'est pourquoi on s'est pro-

**Nous sommes toutes et tous à la fois très ignorant-e-s... et très « savant-e-s » !
Et on a tout intérêt à apprendre ensemble, les un-e-s des autres.**

pour des cons, de développer au contraire une méthode qui leur laisse un espace, où chacun-e puisse « apporter son bagage ». Et que cette participation *effective* soit une approche transversale à toute la mallette.

Cela ne vaut pas que pour les apprenant-e-s en cours de FLE, ni pour les

posé d'inventer des jeux inédits, innovants, pour avancer ensemble dans la compréhension critique de cette réalité de crise et d'austérité. J'ai demandé à pouvoir animer deux groupes d'apprenants FLE des maisons mosaïques, à raison de deux jours par semaine. C'est là que tous les outils de la mallette ont été littéralement testés, en demandant aux femmes de réfléchir ensemble à ce qu'elles voyaient comme réponse à la crise *de leur point de vue*. Et toujours avec cet objectif de créer un *outil pour l'action*. Parallèlement, les jeux étaient également soumis aux permanentes et aux bénévoles de Vie Féminine. Une sorte de double validation, en quelque sorte. Plus une troisième : « l'expertise » de ma petite-fille, que j'ai abondamment mise à contribution (*rires*).

J'ai réalisé des PV systématiques de tout ce qui était, dit, débattu. Ce formidable matériau a permis, petit à petit, de faire émerger les divers outils de la mallette. Dans un deuxième temps, la centralisation et la « condensation » de ces échanges a constitué une phase déterminante, et même indispensable, du processus. Pas seulement « politiquement », mais aussi socialement, pour souder le groupe, et aussi vraiment faire remonter tout l'apport de ces femmes.



d'années pour la Bolivie, et n'y suis revenue que voici cinq ans.

Tout cela m'a très vite convaincue qu'il fallait ajouter quelque chose au processus, une dimension qui devrait être présente tout au long de l'élaboration du projet. La voici : dans la manière d'expliquer les divers éléments abordés dans la mallette,

migrant-e-s en général : c'est essentiel pour *tous* les publics, dès lors qu'on a affaire à des personnes qui se rassemblent pour agir, qui veulent changer les choses, surtout si elles n'ont pas toujours un grand bagage théorique au départ. C'est donc aussi valable dans le milieu syndical : avant de commencer l'animation proprement dite, remettre les pendules à la

Le contenu de la mallette a évolué sans cesse. Je cite toujours une anecdote, qui m'a autant frappée qu'amusée. Lors de la réalisation, laborieuse, d'une carte de l'Europe, une des femmes, d'origine ukrainienne, m'a dit : « *Mais tu oublies Kaliningrad !* » Franchement, moi, je connaissais à peine le nom et n'avais aucune idée de quoi il s'agissait. Elle nous a alors montré sur la carte où cela se situait, et expliqué que c'était historiquement un port de la Baltique appartenant à l'URSS qui, malgré la division ultérieure de la région et son rattachement à la Pologne, était restée une enclave soviétique, avec un régime spécial...

Ces femmes m'ont apporté énormément, j'ai appris une foule de choses, au cours de ces mois d'« accouchement » en commun. Et pas seulement à propos de Kaliningrad ! (rires) Cette anecdote montre combien on a tout à gagner en adoptant cette démarche d'apprentissage collectif et mutuel... mutualisé, dirais-je même. Un autre exemple : plus fondamentalement, quand on a travaillé sur la partie consacrée à l'Union européenne, la première question qui a surgi, c'était : « *Au fond, l'Europe, c'est quoi, pour nous ?* »

C'est comme ça que l'idée est rapidement venue de commencer par une carte « muette ». J'ai demandé : « *Qu'est-ce que vous voulez savoir, connaître, de l'Europe ?* » Evidemment, les premières réponses ont été : « Les pays », « leurs capitales », etc., mais aussi « les drapeaux » ! Moi, avec mon point de vue interna-

Lorsqu'on propose une lecture critique, à partir d'exemples de la vie quotidienne, ça peut donner des résultats extraordinaires.

tionaliste, j'avoue qu'a priori, ce n'est pas vraiment ce qui m'intéresse. Mais c'est très interpellant que ce soit une des premières choses qui aient été citées, et, à la réflexion, c'est normal : c'est comme ça que les gens identifient d'abord les divers Etats et nations ! Elles avaient donc raison... Plus significatif encore : une des camarades, iranienne, qui vit en

□ □ □

L'OUTIL EST LÀ, IL FAUT LE FAIRE VIVRE !

« On évoquait la fameuse formule du “ Que faire ? ”. C'est ce qui a guidé toute la création de la Mallette. Maintenant qu'elle est là, la question devient aussi : “ *Que faire... de cet outil ?* ” Dans un premier temps, il était destiné à un usage en interne, au sein de Vie Féminine Bruxelles. En cours de route, il fut décidé de revoir l'ambition à la hausse, comme un outil national. On l'a donc reproduit à 200 exemplaires, tout en soignant quand même tout particulièrement la forme. La graphiste,

Claire Hilgers – je tiens à la citer pour la qualité de son travail – a apporté énormément au niveau de la forme, des couleurs, de la simplicité des traits, des pictogrammes... Vraiment du travail d'orfèvre. Une moitié des exemplaires étant destinée aux “ branches ” du mouvement, l'autre à tout public intéressé.

Sa conception est parfaitement adaptée à l'ensemble du secteur de l'Education populaire – pardon : *permanente*. Ce serait vraiment dommage

qu'une telle quantité – et qualité, j'ose le dire – de matériel soit sous-exploité. Qu'après une première “ tournée ” dans le mouvement, la mallette finisse par prendre la poussière sur une étagère, ou n'être employée que parcimonieusement. Je pense que cela vaut la peine de mettre la même énergie à le diffuser qu'on en a mis à le créer. Il faut inciter les groupes locaux à se l'approprier, mais pas seulement : bien au-delà, dans l'ensemble de l'associatif francophone ! »

Belgique depuis quelques années, a ajouté : « *Moi, j'aimerais savoir ce que chacun des pays “pèse sur le plan économique”.* » C'était génial : sans connaître ni utiliser le concept, ce qu'elle demandait, c'était le Produit intérieur brut (PIB) des différents pays, pour visualiser leur puissance relative ! Bon, on peut discuter du caractère partiel (et partial) du PIB en tant qu'indicateur économique, mais cela reste l'unité de mesure « classique » en la matière – et la plus simple, donnant quand même un bon aperçu... Et cela, cette femme l'avait compris intuitivement !



illustrer le chapitre consacré à l'austérité, à travers des questions et des réponses, vraies ou fausses : un principe très ludique et rigolo. Qu'est-ce qu'on a pu rire en jouant ! Même – et surtout – quand on se plantait. Mais jamais de manière méchante : au contraire, c'était de l'autodérision qui, paradoxalement, renforçait notre estime de soi : on réalisait que nous étions toutes et tous à la fois très ignorant-e-s... et très « savant-e-s » ! Et qu'on avait tout intérêt à apprendre ensemble, les un-e-s des autres...

C'est le mérite, mais aussi la « récompense » de cette démarche « ouverte » : on est souvent heureusement surpris(e)...

Oui, c'est pourquoi on a l'adoptée systématiquement. Et ça a été payant, également pour les autres volets de la mallette. Notamment « *le bingo de l'austérité* ». L'idée du bingo nous est venue comme une évidence, pour

Bref, au fil des discussions, on a sélectionné 24 mesures prises par le gouvernement Di Rupo en novembre 2011. Il y en avait évidemment beaucoup plus, mais on a dû se restreindre : on a choisi à la fois les plus significatives pour les femmes et les plus simples à exposer. Celles qui touchaient à la Sécu, les restrictions

Tu ne peux pas mener un tel travail si tu ne pars pas de toute la connaissance accumulée par celles et ceux avec qui tu travailles.

⇒ en matière d'emploi et de salaires, les coupes dans les budgets des services publics... On avait déjà une excellente trame, avec la présentation du programme gouvernemental qu'avait faite Felipe Van Keirsbilck (NDLR : secrétaire général de la CNE) à Vie Féminine, en 2011. La mallette s'est donc articulée autour de ces trois grands principes. 1/ Une réflexion approfondie sur le contenu : qu'est-ce qui est indispensable (ou non) ? ; 2/ l'importance du jeu comme outil d'apprentissage, de lier plaisir et acquisition de connaissances, et au-delà, d'une méthode d'analyse ; 3/ l'expérience des femmes migrantes, également pour « valider » avec elles l'efficacité des divers modules. Finalement, il n'y a rien de révolutionnaire là-dedans : cela fait partie des « classiques », en Education permanente...

Il y a quand même une dimension très originale : ce souci constant de l'appropriation par les publics eux-mêmes, en les associant dès la conception et la réalisation des outils... Et puis, pour faire un jeu de mots facile (tu me tends la perche), moi, je pense que c'est révolutionnaire, justement. Dans le meilleur sens du terme...

Oh, ça... Cette volonté d'agir, de lutter avec les gens, pas « pour eux » : cette dimension m'est chevillée au corps, depuis toujours, ou presque. Cela vient très certainement de mon histoire : j'ai été active pendant trente ans en Bolivie, au sein du syndicat paysan, dans des communautés andines. Au début, je ne connaissais que dalle à la réalité du terrain. Petit à petit, j'ai appris à la découvrir, et à m'y familiariser, y devenir plus efficace. Tu ne peux pas mener un tel travail si tu ne pars pas de toute la connaissance accumulée par celles et ceux avec qui tu travailles, tu luttas, tu construis, tu organises. C'est impossible autrement !

Tu parlais d'appropriation : c'est essentiel. Je te donne un exemple : pour utiliser un peu notre jargon marxiste,

je suis frappée par le manque de conscience de classe qui règne dans l'associatif en Belgique. Alors qu'on baigne dans une réalité sociale qui reste terriblement divisée en classes, avec les dominant(e)s d'un côté, les dominé-e-s de l'autre. Une réalité masquée par un discours mystificateur, « asexué », qui nous fond dans un tout globalisant, « indistinct ».

Cette vision qui veut nous convaincre que « nous faisons tous partie de

la classe moyenne », sauf les « exclus » : les chômeurs, les allocataires du CPAS, les sans-abri... C'est ça. D'où l'importance de démonter/démentir cette fiction, et de mettre en lumière les vrais enjeux et les vrais protagonistes, les acteurs principaux dans le jeu politique et économique. Parvenir à avancer une vision critique de la réalité sociale de ce pays. Qui mette en lumière cet aspect « classiste », quasi totalement absent, même dans des organisations et associations à vocation sociale et populaire. Or j'ai constaté que le simple fait de proposer cette lecture critique, à partir d'exemples tout « bêtes », de la vie quotidienne, qui font écho au vécu des gens à qui tu t'adresses... ça peut donner des résultats extraordinaires.

Je me souviens d'un groupe



d'«aînées» de Vie Féminine, des femmes qui souvent n'ont pas eu de travail salarié, ou quasi pas, et qui avaient donc une méconnaissance du monde du travail, voire de vrais préjugés, pas très flatteurs, par rapport aux syndicats. Eh bien, au fur et à mesure, j'ai vu leur point de vue vraiment changer, à partir de choses très simples et concrètes, d'exemples et de questions qui les faisaient réagir, et modifier leur vision du fait syndical.

Alors, même si ce n'est pas l'objectif premier de la démarche, de la mallette, c'est aussi un des résultats qu'on peut atteindre, accessoirement, en utilisant un telle «boîte à outils» pédagogique : apprendre à développer soi-même une approche plus critique de son environnement. Avoir le plaisir d'assister à un (autre) accouchement : les gens qui font leurs ces divers outils, et découvrent ainsi tout un pan de la réalité sociale qu'ils ignoraient. Ou plutôt (parce qu'il y a plein de choses qu'ils « voyaient sans les voir »), qu'ils n'avaient jamais appris à percevoir...

Nous voulons encourager les gens à devenir promoteurs de leur propre vie, et donc, promoteurs de changement.

Oui : c'est un beau «dégât collatéral», en quelque sorte, ou plus exactement «avantage collatéral» !

C'est tout à fait ça. Même par rapport à des personnes âgées, dont on peut craindre a priori des idées plus stéréotypées, voire franchement «réac», on est souvent étonnés. Il est important de toucher aussi ce type de public. Ne fût-ce que pour remplir une fonction sociale élémentaire, pour rompre leur isolement. Mais «pas que» : si on est confrontés à des opinions différentes, voire «dérangeantes», ça vaut toujours le coup d'entamer le dialogue. Car sur des questions «basiques», on peut trouver un point de rencontre, du genre : «Moi, je suis pensionnée, j'ai trimé toute ma vie, et

□ □ □

COMPRENDRE POUR AGIR... ET GAGNER !

«Pris par la dynamique du jeu, on s'engage, parfois malgré soi et on essaye d'avancer, on voit mieux les alliances, on comprend les tactiques et les stratégies. Et on s'amuse ! A trouver des solutions aussi... C'est constructif, pour soi et pour le groupe.

Le module «Que Faire» fonctionne sur le principe de «la pêche aux actions». Ce jeu de cartes propose toute une série de solutions (enfin, de pistes de solutions) à diverses questions, divers problèmes qu'on rencontre régulièrement, toutes et tous. Ces cartes peuvent être associées en «familles», pour chercher des réponses plus complexes. L'idée étant : «A chaque problème, son action (ou ses actions combinées).»

Dans l'éventail des options, il y a des actions individuelles (en termes de comportement, de

positionnement personnel, de «parades» face à des difficultés ou injustices vécues isolément), et d'autres plus collectives – et généralement meilleures : «Ensemble, on est plus fort-e-s !». Les thèmes abordés partent de faits tirés de l'actualité, identifiés comme des injustices, des discriminations, des oppressions, des choses qu'on veut changer.

En gardant à l'esprit deux choses essentielles. D'abord, nous sommes toutes et tous des êtres politiques, capables d'influer sur le cours des choses. Ensuite, nous sommes toutes et tous concernés par ce qui se passe dans le monde. Même quand cela nous paraît très éloigné de nous, géographiquement et/ou par rapport à notre réalité quotidienne.

Parce que, tou-te-s autant que nous sommes, nous faisons partie de cette réalité sociale.

Et nous y sommes situés-e-s quelque part : les enjeux et les intérêts ne sont pas les mêmes, selon «là où tu te places» (ou plutôt «est placé-e»), dans la pyramide sociale.

Aussi, face au désintéressement, hélas très répandu vis-à-vis de la politique («Cela ne me concerne pas»), ou même à la défiance quand ce n'est pas au rejet («Cela ne sert à rien», «Tout est joué d'avance»), mais aussi vis-à-vis du syndicalisme, des mouvements sociaux... bref, de la lutte en tant que telle... le simple fait de «piocher dans le tas» et de choisir une carte (et celle-là plutôt qu'une autre) est déjà un premier pas. Un antidote contre le sentiment d'impuissance : «Tout ça me dépasse».

Cela peut constituer un déclic, un vrai «point de départ». La bataille se gagne d'abord dans nos têtes... »

dur, pour y avoir droit, et je ne veux pas qu'on y touche ! » Ou aussi : « Je veux un avenir, un autre et un vrai avenir, pour mes enfants et mes petits-enfants. »

Car j'insiste : si l'ensemble de cette mallette a clairement été élaboré pour et par un public de femmes, et d'abord de femmes migrantes, on peut l'utiliser pour une très grande variété de participants : adolescents, jeunes et moins jeunes, femmes ou hommes, public scolaire ou adulte, etc. Du fait même de sa conception, sur base de jeux, d'un vocabulaire simple, il est très polyvalent.

Cela ramène à ma réflexion sur l'importance, pour le mouvement social, de se doter d'outils pour amener une discussion sur l'indépendance

de classe. C'est pour cela que je suis fière d'avoir contribué à la réalisation de cet outil, et que je pense qu'il peut être utile. Parce que, à partir d'éléments très concrets, reflets de la vie et de la réalité des publics populaires, il peut amener ceux-ci à en tirer eux-mêmes les conclusions, les aider à se situer et à prendre position. Et, surtout, à être plus actifs qu'ils ne le sont, et plus collectifs qu'ils ne le sont... Bref, les encourager à devenir promoteurs de leur propre vie, et donc, promoteurs de changement. Les amener à se dire : « Nous avons donc (nous aussi) quelque chose à dire ! », ou encore : « Notre histoire individuelle se mêle à l'Histoire collective. » Comprendre cela, c'est un des moteurs – et un des enjeux – de l'éducation populaire, autrement dit, de la transformation sociale ! □